

« mange le petit, le faible est dévoré par le fort.

* * *

Parler de cet excellent A. N. Montpetit après avoir parlé de Nully, c'est peut-être de ma part une involontaire inconvenance. Pourtant la transition s'imposait, et par ordre d'idées--puisqu'il s'agit encore d'un trépassé--et par opposition. Après un criminel, un juste ; après une brute, un sage ; après un ignorant, un lettré délicat, érudit et fécond.

Les journaux quotidiens ont énuméré et analysé rapidement l'œuvre de A. N. Montpetit. Je n'en parlerai donc pas, aujourd'hui du moins, me proposant de faire une étude complète sur les brillants travaux de mon vieux et cher camarade. Ce que je veux montrer ici en quelques lignes, c'est l'homme, le citoyen, l'ami sûr, fidèle et indulgent qu'était ce brave insouciant de la vie.

Pour des profanes, l'artiste pur, celui qui vit avec une pensée dominante, est une espèce d'isolé ou un désolé qui refuse de s'asseoir à la table plautureuse du bourgeoisisme, table toujours chargée de mets indigestes et grossiers, que le vulgaire cependant trouve très délectables.

De là un abîme entre les hommes d'élite et la foule.

A. N. Montpetit se souciait peu de l'ignorance de ceux qui ne le connaissent point. Par contre, il n'était pas une intelligence, si chétive que fût l'enveloppe qui la contenait, qui n'ait eu droit à sa chaude sympathie, à ses bons offices et à sa protection. Sa protection, très précieuse et très sûre, s'exerçait à l'égard de ceux que la jalousie minait dans l'ombre. Dans le monde des lettres, comme dans les autres sphères, on se déchîne à belles dents entre confrères, hélas ! L'envie, le dépit, l'ambition, sont les plus puissants mobiles de cette malsaine riva-

lité, qui se traduit d'ordinaire par des médisances peu dangereuses en soi, mais toujours cruelles pour ceux qui en sont l'objet.

Eh bien, A. N. Montpetit était un des rares écrivains que les succès des autres ne troublaient point. Chose plus rare encore, il y puisait une jouissance, et, chaque fois que le succès récompensait l'effort de l'un de ses confrères, il semblait qu'il fût l'objet de ce triomphe tant il s'en réjouissait.

Ce côté du caractère de A. N. Montpetit est tout à son honneur et suffirait seul pour faire connaître la grandeur de ses sentiments.

Pour ce qui est de la générosité dans l'ordre matériel, A. N. Montpetit surpassait saint Martin, qui ne donnait que la moitié de son manteau, alors que le pauvre mort le donnait tout entier, sans même en vider préalablement les poches.

Au point de vue du citoyen, A. N. Montpetit plaçait son orgueil et mettait sa gloire au service des jeunes générations. C'est sous l'empire de ce noble sentiment qu'il s'est fait pédagogue, mais pédagogue éclairé, pratique, instruit et séduisant.

On lui doit donc bien des choses. Mais ce que lui doivent ses amis, c'est d'avoir appris ce que contenait, ce que signifiait, ce que pouvait son délicieux sourire. Le sourire de A. N. Montpetit était à la fois plein de grâce, de finesse, d'indulgence, de scepticisme et de crédulité, d'esprit critique et d'infinie tolérance.

A. N. Montpetit n'est plus. Il est parti pour un monde meilleur qu'il n'aura pas de peine à découvrir, et il ira faire là de la poésie plus belle que l'on n'en fait ici-bas.

* * *

Et la guerre ! Parlez-nous donc un peu de la guerre, me dira-t-on. Je m'en garderai bien.